

A vintage biscuit tin, likely from the Ferray brand, is shown open. The tin is decorated with a floral pattern and the name 'FERRAY'. Inside the tin, several handwritten letters are visible, some on grid paper. A string of dark beads, possibly a rosary, is draped over the tin. A small cross pendant is attached to the end of the string. The entire scene is set on a light-colored, possibly marble, surface.

Le reflet
du passé

Aurélie Prévost

Aurélie Prévost

Le Reflet du passé

© Aurélie Prévost, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1421-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Ils ne pensaient plus à leurs épreuves,
aux menaces, à la guerre.
Ils volaient vers un havre de paix.
Peut-être momentané, précaire,
illusoire, et où de multiples problèmes
se poseraient en tout cas pour eux.
Mais ces soucis étaient pour demain,
pour tout à l'heure.
Vivre les malheurs d'avance, c'est les subir deux fois.
Le moment présent était un moment de joie,
il ne fallait pas l'empoisonner. »*

La nuit des temps, René BARJAVEL

*« – Vous voulez que je vous dise où j'habite ?
J'habite mes souvenirs...
Un monde qui n'existe plus depuis longtemps... »*

La consolante, Anna GAVALDA

À mes étoiles...
Celles qui, par dessus les toits
brillent très haut dans le ciel.
Celles qui gravitent autour de moi
et rendent ma vie plus belle.

1.

Deux-mille vingt et un...

Dimanche matin, sept heures.

La cloche du beffroi retentit quelques minutes avant le réveil digital et me fait sortir du sommeil en douceur.

Je prends discrètement mes vêtements dans le noir, avant de me glisser comme une ombre hors de la chambre, en frôlant dangereusement l'interrupteur.

À quoi bon prendre autant de précautions ? Il se lèvera dans quelques minutes de toute façon, incapable de se rendormir si je ne reste pas à ses côtés.

Je descends les escaliers. Minette m'accueille en bas des marches par des miaulements longs et irréguliers, si singuliers, que je la reconnaîtrais sans hésitation au milieu de centaines d'autres félins. En quête de caresses et de nourriture, elle fait des huit entre mes jambes. Avant de la satisfaire, j'ouvre les stores électriques de la véranda. Les volets métalliques font un bruit de tonnerre et grincent généreusement, j'ai toujours l'étrange impression d'actionner le mécanisme d'ouverture d'une panic room.

Je suis enfin libérée des ténèbres !

Le ciel est gris, j'espère qu'il ne pleuvra pas, pas aujourd'hui, s'il vous plaît !

S'il vous plaît...qui, ou quoi d'ailleurs ?

Ridicule.

Le soleil vient de jeter ses premiers rayons sur la terre, à la manière des semeuses qui, autrefois, envoyaient au sol les milliers de graines qui allaient donner la vie et nourrir les hommes. Comme chaque matin, je reste là quelques secondes, derrière la baie vitrée, à contempler la vue incroyable qui s'offre à moi.

Superbe, presque infinie, là, rien que pour moi. Pendant ce court instant égoïste et solitaire, j'ai le sentiment que je suis l'être le plus chanceux au monde et que rien ne peut m'atteindre.

Je crois que je ne me lasserai jamais de ce spectacle. J'admire chaque jour cette lumière superbe, toujours différente selon la position des nuages et l'intensité du soleil.

Le ballet des couleurs au fil des saisons, sur les arbres tout proches et sur les parcelles cultivées au loin. La neige, le vent, la pluie, rien ne peut enlaidir ce tableau, les éléments le subliment et le façonnent lentement.

Les montagnes en point de fuite viennent de quitter leur bonnet de laine blanc, à peu près en même temps que le jardin qui entoure notre maison. Leur altitude doit être semblable à celle où je me trouve, mais difficile d'en être sûre, elles

sont si lointaines.

Mon havre de paix, au creux de l'Auvergne. Mon sanctuaire, un balcon suspendu au dessus de ce village, dont la noirceur des pierres le rend mystique, attractif. Je suis sous son emprise et celle de ses légendes comme chacun de ses habitants, natifs ou plus fraîchement arrivés comme c'est le cas pour moi.

Je dois abandonner à regret cet instant de quiétude, et me mettre au travail, avant de pouvoir peut-être me rendre à la première brocante de ce printemps, organisée dans un petit village tout proche, si, qui que ce soit, veut bien garder le temps sec.

Flâner, fouiller, observer, imaginer une deuxième vie à une échelle, un bocal en verre ou une lessiveuse en zinc un peu rouillée. Trouver de vieilles clés et imaginer le bois, veiné et patiné par le temps, des portes qu'elles ont pu ouvrir, ou les lieux merveilleux qu'elles protégeaient des regards.

Être comme une petite fille devant tous les objets qui me ramènent trente ans en arrière, dans la cuisine de ma grand-mère ou l'atelier de mon grand-père qui sentait le cambouis et la ferraille fraîchement meulée mais surtout l'amour du travail bien fait. Je jubile tout particulièrement en recherchant les vinyles qui ont fait danser et s'embrasser mes parents pendant les bals du village de leur jeunesse.

C'est pour le plaisir de glaner ces articles, et de retrouver toutes ces sensations du passé, que j'essaie, non sans difficultés chaque semaine, de m'accorder un peu de temps pour arpenter la quasi totalité des vides greniers du secteur.

Mon mari Adriàn, ne partage pas vraiment mon engouement. Pour lui, cela reste simplement une petite balade agréable dans un village du coin. Il répète que je vis trop souvent dans le passé, que je n'aime que les vieilleries et refuse le progrès et les nouvelles technologies. D'après lui, j'ai tort d'agir ainsi, de remuer les souvenirs à longueur de temps. Il craint que je ne profite pas de l'instant présent et des gens qui m'entourent. Il a peur que toutes ces empreintes du passé ne s'immiscent un peu trop dans notre quotidien, aux dépens de ce que nous construisons chaque jour ensemble.

Pourtant de mon point de vue, cela ressemblerait plus à de courtes expériences extra-corporelles à chaque fois. À la découverte de ces objets poussiéreux, je me sens comme transportée, soit dans mon propre corps à un âge enfantin, soit dans celui des personnes qui les ont manipulés.

Mes mains se font alors délicates comme celles de la couturière à l'ouverture d'une boîte à couture ou en saisissant le fourreau à aiguilles qui s'y trouve encore. Ou bien elles deviennent caleuses et fortes en caressant le dessus martelé et entaillé d'un établi de chêne. Et j'imagine alors le labeur du paysan qui

s'apprête à y affûter ses outils.

Je ne pense pas que l'objectif premier de ces courts voyages dans le temps et dans l'espace soit pour moi réellement de vivre dans le passé, mais plutôt de fuir ce qui me fait peur dans le présent et encore plus dans le futur. Car mes angoisses se situent essentiellement dans ce monde que je ne comprends pas.

Ce monde d'individualisme et de consommation qui ronge notre terre, l'affaiblit et la rend infertile. Nous avançons inlassablement vers l'exact contraire de ce qui m'a été inculqué par mes parents et mes grands-parents. Ces derniers prônaient un travail de la terre n'allant pas contre nature. On cultivait des quantités toujours raisonnables et pas trop gourmandes en eau pour ne jamais rien gâcher. On suivait la lune et les saisons pour ne jamais contrarier le cycle naturel imposé par notre mère nourricière. Il fallait travailler dur, certes, mais la fierté retirée de tous ces efforts n'était que plus grande.

L'entraide, aussi, revenait souvent dans leur discours. Les récoltes ne se feront pas sans l'aide des voisins, celui-ci ne pourra tondre ses moutons sans la force d'un autre. Et tout ceci sans besoin avide d'une quelconque récompense pécuniaire. Ils privilégiaient plutôt les échanges de moyens techniques, de forces et de quelques litres de vin ou de douzaines d'œufs.

Aujourd'hui je vois tout cela s'éloigner de nos vies de plus en plus vite.

Je suis comme ça. J'évolue discrètement dans ce monde avec un sentiment permanent de tristesse et de peur à la vue de toute la misère qu'il endure chaque jour.

J'ai cette crainte de n'être pour toujours, jamais totalement heureuse en raison de ce mal-être terrestre qui vibre en moi, dont je me sens parfois responsable, mais dont je suis surtout un témoin impuissant.

Plus le temps s'écoule et plus j'ai des difficultés à affronter cette existence. Cela se traduit par une incapacité à faire face à la complexité administrative pour laquelle j'ai développé une réelle phobie. L'utilisation de toute technologie récente me tétanise et m'opresse. Les programmes télévisés de télé-réalité et les chaînes d'info en continu me donnent la nausée et les inepties telles que les fruits prédécoupés et suremballés des supermarchés me plongent dans des colères noires.

J'ai également des difficultés à comprendre le chemin de vie des êtres humains.

Leurs propres choix les emportent souvent dans des existences tristes, malsaines et solitaires, faites de superflu et de relations hypocrites ou vénales.

Je ne vois plus d'entraide, plus de gentillesse spontanée et totalement désintéressée.

La bienveillance a semble-t-il quitté ce monde, et quelque part je cherche à ma

manière un moyen de le quitter aussi.

Alors je me mets en quête de ces bribes du passé qui me rassurent. Ces objets qui ont en eux des traces de ces vies, certes dures car souvent exemptes de confort, mais remplies de sentiments vrais, de satisfaction d'avoir entièrement mérité ce que l'on possède. Remplies de joie de retrouver des amis sincères, aussi cabossés les uns que les autres et qui pansent leurs plaies ensemble.

Enfin, je cherche n'importe quel élément du passé qui fera sur moi le même effet qu'une madeleine sur Monsieur Proust.

Mon auto-analyse m'a mené à la conclusion suivante : j'ai eu une enfance des plus heureuses, je n'ai manqué de rien. Des parents aimants et présents dès qu'il le fallait, une scolarité classique entravée seulement comme beaucoup de gens, par quelques moqueries d'adolescents sur mes jeans trop courts ou mon physique de grande cheminée maladroite. J'ai toujours eu du travail, j'ai rencontré mon mari et de nombreux amis au cours du premier d'entre eux. J'ai eu deux beaux enfants et tout ce petit monde est en bonne santé dans un cadre de vie unique et préservé...

Alors où est le problème ? Qu'est-ce qui cloche chez moi ? Pour traîner cet embarras, cette tristesse comme un cailloux, là, au fond de ma chaussure, depuis des années, sans que je puisse le retirer. Il n'est pas énorme, ne m'empêche pas d'avancer, mais à chaque pas il est bien présent. Certains jours, sa présence est plus gênante que d'autres, mais je sais qu'il ne suffit pas de le retirer et de le lancer de toutes mes forces le plus loin possible pour en être enfin débarrassée.

Mais voilà, maintenant j'ai peur.

Après toutes ces années sans entraves, j'ai peur de la suite, j'ai l'horrible impression que toutes ces bonnes choses qui me sont arrivées dans la vie ne peuvent pas être éternelles. Je me sens presque coupable d'avoir été autant gâtée jusqu'ici. C'est un poil pathétique, voire même indécent au regard des gens qui ont été moins chanceux.

Adriàn, lui, c'est plutôt l'inverse. Il en a bavé, il a eu un manque, un vrai. Pas le manque de biens matériels après lesquels tout le monde court, non jamais. Mais une vraie absence, celle d'une mère partie travailler un matin et qui n'est jamais rentrée, dont le cœur s'est arrêté sans que son petit garçon ait pu lui dire au revoir.

Alors lui, mes histoires de vieilles babioles qui me renvoient dans le confort de mes souvenirs, ça le dépasse.

Il veut avancer. Tant bien que mal avec les enfants et moi, c'est tout ce qui compte à ses yeux, et au fond de moi je sais qu'il a raison. Ce n'est pas en remuant le passé que je vais améliorer l'avenir, NOTRE avenir, au contraire.

On a souvent vu des familles brisées en découvrant des secrets inavouables,